

LIBRES MOTS

La revue du Capital des Mots



N°3

Septembre 2024

Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Catherine Bierling
- Béatrice Planchais
- Gabriel Zimmermann
- Claudine Tauziède
- David Kristanveig
- Fabienne Alliot
- Philip Segura
- Jean-Louis Guitard
- Lola Berthomé
- Alexis Bottemer
- Camille Dautremer
- Émilie Dautremer
- Jean-Paul Botta
- Sacha Zamka
- Martin Zeugma
- Sétphane Casenobe
- Alain Lasverne
- Maxime Lumière
- Bruno Sourdin

Les poètes du Capital des mots

- Alix Leman Enriquez
- Mireille Podchlebnik
- Jad Seif

Hommage à Jean Gédéon

Photo de couverture de Jean Gédéon

Photo page 23 de Véronique Lanycia

Édito

La poésie ne s'écrit pas seulement sous l'égide des grandes maisons d'édition qui, pour la plupart, s'en servent comme d'un ornement tenu à la part congrue de ce qui ne rapporte pas assez commercialement. Elle s'écrit aussi dans les recueils de la petite édition, dans les pages des revues comme celle-ci. C'est un travail d'artisan, fait avec des moyens d'amateurs, au meilleur sens du terme, pour la forme, de passionnés pour le fond. Ce « work in progress », c'est la vie réelle de la poésie, celle des textes de ce numéro, celle écrite par notre ami Jean Gédéon à qui nous rendons hommage, celle des associations, clubs de poésie et autres cénacles qui donnent à la lire et à l'entendre et permettent de constater la demande du public.

Nombre des contributeurs de Libres Mots participent à cette vie des mots et les portent activement. Nous en sommes un relais modeste, une de ces gouttes d'eau qui font la rivière vive de la poésie, qui donnent sa place essentielle à cette langue constitutive de notre monde.

*L'avenir appartient aux mangeurs de nuages
car ils sont porteurs de ciel.* Jean Gédéon

Éric Dubois & Pierre Kobel

Coquelicots

Bonbons rouges
Sucrés, poisseux
Petits cailloux
Semés au long des routes de la mémoire
Lumineux
Robes de rubis
Qu'on déliait enfant
Soulevant la coque verte poilue
Les enveloppant
« Je vous demande pardon
Je suis encore toute décoiffée ! »
Disait la fleur à peine née.
Dévoilant soudain
Le fier battement
De leur petit cœur noir
Sur les talus
Parmi les champs de blé
Pas encore dévastés
Par les herbicides
Doux papillons fragiles
Rouges drapeaux s'agitant dans la brise
Héraults d'un été qui arrive
Tenant tête aux vents contraires

Jardin d'été

Froisser la feuille de verveine
Laisser s'exhaler son parfum
Respirer pleins poumons le jasmin
Diffusant son odeur
Dans la nuit sereine

Catherine Bierling :

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70. Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie. Elle écrit pour la revue de [L'APA](#) et le blog [Grains de Sel](#). Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

ronces inaudibles

sans paroles corps se cognent
dans les secousses,
viragent
le cerveau en débâcle dégivre
s'ouvrent les tranchées boueuses
béantes des morsures de l'âme

déroulés de chenilles guerrières se déchainent
ordonnent, conformément, uniformément, normalement, domptent
le corps obéit sans rien dire
litanie dans l'intime chambre d'écho

gares aux trains gris, stationnés, immobiles
interlude d'une attente vaine sous les regards muets des graffitis
dégrafer les murs comme un corsage pour goûter une peau douce
derrières ces ruines trouver un cyclamen libre de tout espérer

la tourterelle à collier brindille son nid dans le cerisier
chaleur des plumes.
se recroqueviller corps fœtus dans ce
duvet douillet
reviennent ces craintes lancinantes de
la mort étouffée

un chrysanthème presque fané
monument aux morts entouré de vivants
réjouis médaillés enrubannés cocardés
artifices sous les gerbes
sur la stèle les noms des disparus

se pleure le mal d'être vivant.
prothèses modernes obstruent
la réalité dedans du corps
mâchent les humeurs morbides

le carnet bleu dans la poche gauche de la vareuse
à même le cœur
s'écrivent les jours, les nuits, les horreurs, puis
plus rien
impossible aux mots de s'inscrire à l'encre

mots tatoués dans le corps
dans la boue
le sang
se gravent les douleurs
ce carnet bleu retrouvé
troué

dans la poche de la vareuse
les pages auréolées de sang noir

cette image de l'homme à terre le visage
à demi enterré
une cicatrice ronde au coin des lèvres
dernier rictus
pied de nez
à la vie qui continue
une gueule sans bouche pour
ne pas
crier

draps froissés
lit désordre.
vêtements au sol manches et jambes entremêlées désarticulées
où sont les corps ?

de la fenêtre ces arbres squelettes aux racines nues piétinées par les vaches
frontières de pâturages barbelés d'argent derrière lesquels tombent des sourires
les chemins creux arpentés jour et nuit pour fuir
la campagne en nausées

se voir mort
se croire mort
se vouloir mort
la mort n'est pas passée
continue ton chemin de ronces

à voix basse

Béatrice Planchais :

La poésie est son terrain de jeu. Anime des ateliers d'écriture depuis 2010. Elle aime tisser les écritures et les matières avec des artistes plasticiens de différentes disciplines. Certains de ses textes ont fait l'objet de publications.

À l'heure où nous ne voyons plus nos lèvres

À l'heure où nous ne voyons plus nos lèvres,
La nuit paraît disperser l'intimité de chaque parole

Selon toi j'en tire avantage,
L'ombre serait une aubaine pour me soustraire
À une confiance, au dévoilement d'un vieux secret,
J'y trouverais la pirouette du joueur qui passe son tour
Et malgré ma voix tu évoques un silence

L'impatience s'entend dans ta façon d'articuler,
Tu vas plus loin qu'inciter, le mécontentement
Arrive et grandit dans tes phrases

Ton reproche je pourrais le contester en rappelant
Que dissimuler, mentir me sont étrangers
Mais tu n'attends plus des aveux de moi, tu en revendiques
Avec un début d'avidité qui te rendra hargneux
Si je me tais

Et pour toi ce serait blesser notre amitié

Dans l'opportune obscurité du jardin
Retiens que la révélation qui vient
A été causée par la répétition des paysages,
Des balades faites refaites, le mimétisme des visages

Face aux chemins, aux gens qui n'enchantent plus,
Le désir survit par un défi vers le néant
Et ma réponse est un pistolet dans la bouche

Un homme marche sur une route

Un homme marche sur une route de terre jaune,
Il tient dans sa main une cage vide
Et l'enfant qu'il croise en chemin lui demande
Comment s'appelle l'oiseau qui s'est envolé

Plus loin, où commencent les dunes aux rides rouges,
Un chasseur s'approche : « Un piège est posé dans le sable.
Si tu attends avec moi, bientôt une vipère
S'y prendra et je te laisserai l'emporter. »

Quand le désert finit, sur une plaine d'herbes
Et de cailloux, des chèvres cherchent nourriture.
Assis sous un arbre, le berger qui veille sur elles
Le salue et s'attriste de la fatigue des bêtes.

À quelques pas de la ville, sous un abri en tôle,
Il voit des poussins couchés dans une caisse
Et derrière, dans l'ombre un vieillard s'y penche :
« Nés hier, après l'orage. Pour le prix d'un j'en vends deux. »

Dans la rue, accroupi sur le trottoir,
Un mendiant mime de mettre à manger dans sa bouche.
À la vue du voyageur il murmure
Qu'après les animaux disparaîtront les hommes.

Après avoir attendu la nuit il arrive
À la mer. L'objet que les autres
Ont cru ne rien contenir, il le pose sur la plage,
Ouvre la grille et y fait entrer la lune.

Gabriel Zimmermann :

Né en 1979, il a publié dans plusieurs revues, un recueil de poésie ainsi qu'un recueil de nouvelles et de contes. Il tient aussi un blog, [Ceci n'est pas un blog soporifique sur la littérature.](#)

Les ennemis de la nuit

Les ennemis de la nuit
Sont des fantômes qui se bousculent
Pour hululer dans les logis
Après la fin du crépuscule

Les ennemis de la nuit
Sont des esprits phosphorescents
Sortant des tombeaux de l'oubli
Hantant les cimetières du néant

Les ennemis de la nuit
Ce sont les démons qui s'éveillent
Avec leurs chaînes, privés de vie
Depuis des lustres leurs âmes veillent

Les ennemis de la nuit
Sous l'orage clament leurs colères
Sous un tonnerre de Brest maudit
Aux baisers mordants de l'enfer

8 Les ennemis de la nuit
De leurs draps blancs sèment la peur
Au château d'où coule le whisky
Inonde sous ses scotchs vapeurs

L'ennemi d'une nuit
Est-ce le spectre de Dorian Gray?
Ressurgi d'un tableau vieilli
Au beau visage pétrifié

L'ennemi d'une nuit
Est-ce le fantôme de l'Opéra?
Aux lèvres noires qui se nourrit
D'hémoglobine jusqu'au trépas

L'ennemi d'une nuit
Est-ce l'ignoble Barbe-Bleue?
Tué par son vent de folie
Au septième péché capiteux

L'ennemi d'une nuit
Oui ce peut être Vlad Dracul
Mordant vampire de Roumanie
De ses Carpates il éjacule

L'ennemi d'une nuit
À Dusseldorf saisie d'horreur

Sous la brume, d'où fusent des cris
Aux dents crochues vide les cœurs

Les ennemis d'une nuit
Sucent le sang de leurs victimes
Contaminant leurs pauvres vies
En morts blanchâtres au goût de crime

Le ciel n'a rien à voir

Hommage à Idir

Le ciel n'a rien à voir avec nos temps compliqués
Divisions sous les bombes se cramponner contre-attaquer
Crevasses crépitent et criblent nos charités
tentées d'abdiquer
Dans la fuite, les enfants pleurent jusque dans les zodiacs.
Le ciel fait-il contrepoids ?
S'en est-il seulement un jour offusqué ?
Comme le dit si bien cette chanson
qui rend le cœur patraque
«La pluie est-elle un message, un cri du ciel?»
Débusquer dénicher creuser
le sens en dépit des cratères et des couacs
d'une existence bien alambiquée
la foi bien scarifiée parfois lacérée
L'espérance peut-elle décevoir
ou seule compte l'intensité ?

Le ciel aussi a mal au crâne quand planent les craves

David Kristanveig :

Né à Bordeaux en 1967, il se sent poète et lecteur de poésie avant tout.

"De bonnes chaussures de marche au pied, et de l'encre au fond des poches, c'est ainsi qu'on avance !" dit-il.

Le regard libre d'entraves

Le regard libre d'entraves
Rétrécit l'espace à sa contemplation
Rencontre intemporelle
Chargée de paroles muettes
Puissantes de beauté sincère

Rencontre intemporelle
Dénouant le souffle
Pour un retour avec force
Dans l'écoulement du temps

*

Les vibrations de la nature

Les vibrations de la nature
Délivrent la solitude
De ses morsures au ventre
La peau se mêle à la brise
Berçant les herbes blondes
Où s'anéantissent les tensions
Du corps et de l'esprit

Sans précipitation
Ni crainte de la nuit tombante
Des pas d'eau de ruisseau
S'écoulent limpides
Tracent dans le paysage
La fluidité du passage

Fabienne Alliot :

Enseignante, poète, elle a publié des poèmes dans des revues et participé à des récitals poétiques... Elle peint, dessine et expose dans diverses expositions collectives.

homme tu deviens fou

homme tu deviens fou
tu détruis tu t'enfermes
tu te mets sur la ligne critique
tu as tout entendu tu le crois
tu restes là en admirant les dégâts
de la déchetterie secrète
de la connerie convergente
comme un crabe qui meurt et redevient crabe et encore crabe
crabe
tu ressens une douleur
à l'intérieur
tu souffres et tu sais pas pourquoi merde
tu as de l'argent
avec de l'argent
on pardonne tout
avec de l'argent on nettoie la merde
tu ne veux pas être ça
et tu as peur
eh! ami tu te pisses dessus
ton fric au sol dans le liquide jaune
ferme la porte avant de t'évanouir
tu n'es plus en colère
tu perds la tronche
même si tu as le compte rassasié

Tu as trouvé la solution, tu attends que ça se passe. Tu te rassasies de liquide chimique.

Fais-moi ressentir de l'amour

Fais-moi ressentir de l'amour
Tu vas me faire du mal
Promets-moi que tu resteras toute la nuit
Je veux ta chatte ta bite ton trou du cul pour m'éclairer
Je veux sortir du berceau en faisant sauter mon âme sur tes genoux
Sur tes cuisses
Les ouvrir et t'arpenner et te posséder
Tu vas me défoncer vas m'écarteler le cervelet
Je veux bouffer ton slip le déchirer avec mes incisives
Et te lécher les pores
Je fertilise le sol me fais bouillir produis une crème noire
Tu es un être succulent une bouche tendre mon sang afflue
Tes sourires et tes couleurs face à ma peau d'argent
Fais-moi ressentir de l'amour
J'suis en mode effondrement je garde mon nombril cousu
Chaque coup de rein est béni et ça se voit
Et j'explose putain de merde j'explose
Mes hanches sont épaisses comment résister
Je pourrais détruire mes nerfs mon thorax rugit
Quelle paroles de l'amour
Je m'enveloppe dans sa silhouette
Nous nous connectons à travers une collision tantrique
Mon métabolisme dégouline
Fais-moi ressentir de l'amour
Les attractions que j'ai captées viennent de ta voix
Des sons de ta bouche de tes jouissances de tes murmures
Qu'est-ce qui peut arriver
J'ai la migraine
Nous nous détendons et tu me harcèles
L'agonie poursuit mon anatomie
Le plaisir est dans chaque centimètre de mon corps
Je parcours le cosmos
La chimie devient odorante tu es mon aphrodisiaque
Fais-moi ressentir de l'amour

Philip Segura :

Il a édité de nombreux livres dans diverses maisons d'édition et publié dans des revues et des collectifs sur Dostoïevski, Cervantès, Nietzsche et Marcel Conche.

Ton corps

Ton corps
prend les ombres roses
de l'abat-jour rose
près du lit...
un rose doré,
presque ensoleillé
dans la nuit...

Ton corps
léger,
immobile,
tranquille,
fragile,
au bord du sommeil,
a les teintes chaudes,
glissantes et douces
de l'amour...

Ta respiration
est imperceptible,
mais sur ta peau rose,
dans les reflets roses
je pose mes lèvres
encore une fois,
et je sens ta vie
monter dans ma vie
à travers la nuit
dans la tiédeur
de ton corps...

*

Le bonheur d'être aimé

Dans le dédale encorbelle des rues d'Antibes
je m'écorche à des bribes
de jour,
d'ombre,
de lumière,
aux détours des taches de soleil,
au bonheur
d'être aimé d'amour grand,
et d'être aimé de toi,
moi.

Jean-Louis Guitard :

Après des études d'architecture, il se consacre entièrement au dessin et à la peinture dès 1976. Également auteur de textes poétiques, de nouvelles et de pièces de théâtre, de chansons, il n'y a, pour lui aucune différence entre ces expressions.

Cet instant précieux

À l'instant où elle me parle, mes yeux commencent à s'imbiber de larmes. Elle a touché un point sensible, elle a su me libérer d'un poids qui m'était trop difficile à porter, elle m'a prise dans ses bras, et je me suis sentie acceptée. Acceptée avec ma lumière, ma fragilité et mes erreurs, acceptée avec toutes mes ratures et ma plus belle écriture intérieure. Ses mots sont une caresse, son regard est rempli de tendresse, je voudrais que jamais ce moment ne cesse.

Cet instant crépite encore dans mon corps, il fait un bruit de bonheur. Je me sens bien lorsque je pense à ce silence suspendu, lorsque mon cœur s'est ouvert pour la première fois, cet instant n'a pas eu besoin de mot, cet instant était comme un cadeau. Je suis heureuse et apaisée. Être qui je suis ne m'a jamais semblé aussi naturel, et d'une telle facilité. Il y a ces personnes qui ont le pouvoir de sublimer ta confiance en soi qui s'écaille, il y a ces personnes avec qui tu parles, qui accueillent avec autant d'amour, tes joies comme tes failles.

À l'instant où je vous parle, je pense à ce moment-là, où une belle personne a su ranimer la beauté qu'en moi je ne soupçonnais pas!

Lola Berthomé :

Passionnée d'écriture, elle la pratique depuis l'âge de 6 ans principalement des poèmes. Elle est l'auteure d'un premier recueil, *La tête dans les étoiles* pour "mettre des mots sur les maux".

Positio

Quel lien de soleil avons-nous dans le sang
quels paysages d'encre et de terre
quelle promiscuité de végétal ?
ici c'est
l'horizon clair qui m'enseigne
et me repose la rétine surmenée.

La mer est frisée bleue sur blond
l'éblouissement, la quintessence fuyante
le plus beau est à savourer tout de suite

Car comme une abeille
Vous vous relâchez un soir
dans l'air un peu plus moite
et ce qui vous prend ne vous rend pas

ce qui vous prend ne vous rend pas non plus
la réjouissance d'être.

Voyez, regardez tout cela
vos grands yeux béants largement
prêts à faire face à la nuit, Non !
Pensez qu'une vibration neuve vous parcourt
encore un instant
un soupir de soleil une couleur vous enveloppent
au ras du globe
un sentiment en or
comme un lingot d'Attique
qui fait étinceler le large.

Ah, gardez ça bien près de vous
Pour ne jamais vous retourner dans le noir.

Serrez-le, les bras serrés la chaleur
votre sang qui se mélange à l'hymne essentiel
au feu et à l'encre du jour insaisissable,
tout cela peut rayonner une ultime fois
parcourir vos artères d'un réseau d'équinoxes
faire chanter l'impossible intuition qu'on décide à sonner comme une cloche d'airain

Mais nos sangs se mêlent
à ces lueurs volubiles
aux décisions divines
on enterre le soleil à l'est
les déités se penchent, versicolores
c'est improbable d'être ainsi vivant
qu'elles vous disent

sur une planète Terre où tant de choses vivent ...

vif
oui, c'est cela, soyez vif
lorsque l'axe coagulé du sang
rejoint l'arc lancéolé de l'inespérée présence
au monde
Vous êtes là
moins probables qu'un trésor sous vos propres pieds

vous êtes là et vous êtes mêlés
à l'inadvertance du Big Bang
aux souffles des supernovas
aux projections flamboyantes
d'un milliard de soleil
au vide, au néant total
en équilibre sur une aiguille d'infini
Vous êtes pris dans des tourbillons
des courants d'étoiles
En sur-dimension
constellés
de ce chant de matière noire
et d'astres
qui fulminent
en diverses horreurs et vastes mystères
de beauté.

Et votre poésie c'est cette
antimatière
extrudée d'un fond divin
d'une antre des âges
Aux profondeurs les plus obscures
du plus lumineux entrelas de voies lactées perdues
L'antimatière explose au contact du réel

Et vous me dites que vous perdez espoir ?

Alexis Bottemer :

Né en 1995, ingénieur de formation, il est poète avant le reste, grand voyageur et proche de la nature.

Il écrit : « Ma poésie est née de la confrontation brutale entre un besoin vif de feuillaison et de printemps, et un saut naïf dans le bitume. »

Il faudrait lui dire

Il faudrait lui dire

Lui dire avec douceur

Les matins silencieux
guillotins
avant même

Lui dire

Ces matins cisailés
avant même le réveil

Ces matins qui auraient pu

Peut-être

Connaître la tendresse

À tous les matins
décapités

Lui dire

Que chaque matin
étranglé
dans son cri
de nouveau-né

Est un jour mort-né
qui aurait pu

Naître
au conditionnel passé

Est-ce vivable

Lui dire

Que s'endormir
ou simplement survivre

Ne sont pas
des options

L'inciter

À faire
de ses émotions
Un compost vivant
Pour demain

Il faudrait lui dédier

Le son de l'espoir
quand il brille

Et le goût savoureux

Du velours
de la vie

Lui dire

La joie
des matins démâtés

Affolés
aventurés

À qui on a dit
oui

Lui dire
qu'il n'y a qu'elle
pour permettre cela

Lui dire aussi

Qu'elle est faite pour ça

Lui dire avec confiance

Que l'on peut
toujours

En cas de besoin

S'inoculer

La passion des étoiles

Poèmes extraits du recueil inédit *Il faudrait lui dire*

Camille Dautremer :

Née en 1975, elle fut musicienne professionnelle avant de travailler dans l'administration culturelle. La poésie est au coeur de son existence. Auteure d'un premier recueil, *La couleur du silence* aux Éditions Encretoile, elle publie également en revues.

Quand les eaux vives

Quand les eaux vives s'
Étirent encore, filaments de
Lumière entre sentiers et
Collines secrètes. Quand lacs et
Cascades parsèment bois secs et
Pâtures enneigées sous le
Soleil. Quand les huis figés en des
Jadis souverains offrent à l'
Œil attentif leurs pentes de
Toitures, sentes de feuilles
Humides et châtaigniers au repos
Songeur ... Alors les
Crêtes boisées inspirent
Songes et promesses, et comme l'oiseau
Migrant reconnaît ses courants, le
Promeneur amoureux se repaît de
Reflets connus et
Paisibles.

*

Brouillards automnaux

Brouillards automnaux épousent les
Incertitudes filandreuses... im-
Palpables. Branchages cotonneux soudain l'
Horizon disparaît, perte des mots d'
Âme du paysage alentour dans l'
Ouate climatique. S'effilochent les
Doutes en myriades de
Blancs points. Les corolles de
Brume en pointillés laissent
Affleurer les cimes des chênes et les
Doutes majeurs. Immaculé de la pensée
Faites songe, les bocages entrelacés de tous les
Possibles «après»... L'estompe des
Contours favorise les pensées
Troublées... Parallèles... Les mues – passagères – des
Forêts et des plaines laissent
Libre cours à d'oniriques visions. Lorsque se
Dissipent - trop tôt - les blancs
Filaments, adouci me semble, toujours, le
Réel. Comme poli par la
Vie.

Émilie Dautremer :

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan. La fabuleuse nature alentour et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

Itinéraires parisiens

L'hôpital Tenon où Verlaine dans les dernières années de sa vie fut hospitalisé à plusieurs reprises, cela qu'indique un panneau devant l'édifice, ça même son premier hôpital le 22 juillet 1886 pour un ulcère aux jambes et les autres hôpitaux qu'il connut, Cochin, Saint Louis, Saint Antoine, Asile national de Vincennes et surtout Broussais dont il devint un habitué, qui furent pour lui comme des hôtels meublés où on logeait gratuitement et qui étaient mieux entretenus que les garnis du Quartier latin où il lui fallait entre deux sorties d'hôpital trouver un gîte hasardeux.

*

Père-Lachaise

La case de J. Modigliani au second sous-sol du columbarium sans devanture ni nom à peine des initiales qu'encercle un cœur, ô H., quelques bougies chauffe-plat, effet flamme éteinte et cailloux, solitude des jours d'automne comme sorti à peine je consigne mes notes, mentales veux-je dire, devant une sépulture anonyme, sa grille entrouverte à l'abri de laquelle je brûle un encens il pleut et le houx face à éclairer entre chien et loup les ruines de Rome à border une tombe à mes pieds, silence et la corneille une ambulance au loin

*

(...) l'un des hommes les plus importants, je ne dirai pas seulement de la caricature, mais encore de l'art moderne.

Baudelaire

Daumier Valmondois d'où il fut inhumé avant d'être transféré là d'avec Corot Daubigny et à prononcer Daubigny les lavandières qui me viennent poursuivant Daumier La Blanchisseuse... et Les Joueurs d'échecs, Crispin et Scapin, Le Malade imaginaire amenant à la pensée Père Lach' la tombe de Molière, L'amoureux des lithographies, Un jeune artiste reçoit des conseils, Caricature sur la guerre portugaise... je songe ses toiles volées ou perdues pendant la Deuxième Guerre mondiale...

*

Corot l'Homme au violoncelle comme ça vient ses modèles qu'il représentait avec des instruments ou parlant à jouer un vieux moine et vieillesse pareillement du peintre entendant l'une de ses dernières œuvres le moine parmi roses venues fleurir un coin de table ou pierres d'une cathédrale qu'enduit un soleil et Corot malade, rien pourtant qu'il ne laisse transparaître dans ses toiles ultimes. Ça qu'il confie à Alfred* : J'aperçois des choses que je n'avais jamais vues. Il me semble que je n'ai jamais su faire un ciel. Ce que j'ai devant moi est bien plus rose, plus profond, plus transparent. – à souvenir pourquoi non Camille Roqueplan : Van Dyck à Londres, 1837 & Prélude de la 1ère suite pour violoncelle solo de J.S. Bach...

Mémoire du Chat violoncelliste de Bernard Vercruyce – pourquoi?

* Alfred Robaut

*

Apollinaire les marrons dessus sa tombe – Automne
Tintamarre des perruches & corneilles

Jean-Paul Bota :

Né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : *Lieux*, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

étranger

j'aperçois la première et la dernière étoile
dans un ciel incendié où rien ne se dévoile
mes deux yeux ne sont plus que leurs lacérations
comment croire mon dieu à mes fascinations ?
à jamais je fais face à un buisson en cendres
un seul choix m'est donné m'en aller ou attendre
c'est à chacun sa mort à chacun son trépas
j'erre parmi des lieux que je ne connais pas
je me sens étranger au lieu de ma naissance
et ma chair offre à voir sa propre putrescence
je ne sais pas quel sens aura l'éternité
perte ce que je suis et ce que j'ai été

*

muet

moi ? je n'en saurai rien mes mots ont existé
je n'attends pas le temps j'attends l'éternité
sensations à venir et souffrances futures
me voilà égaré dans ma propre écriture
je ne crois plus vraiment aux significations
j'écris je l'ai promis jusqu'à la destruction
j'erre sans savoir où et plus rien ne me guide
ma chair est ravagée et ma conscience est vide
je sais ce que je dois je sais ce que je peux
humain je redeviens aussi muet qu'un E
ma vérité n'est pas au sein de ce langage
qui me dira quel dieu m'a donné un visage ?

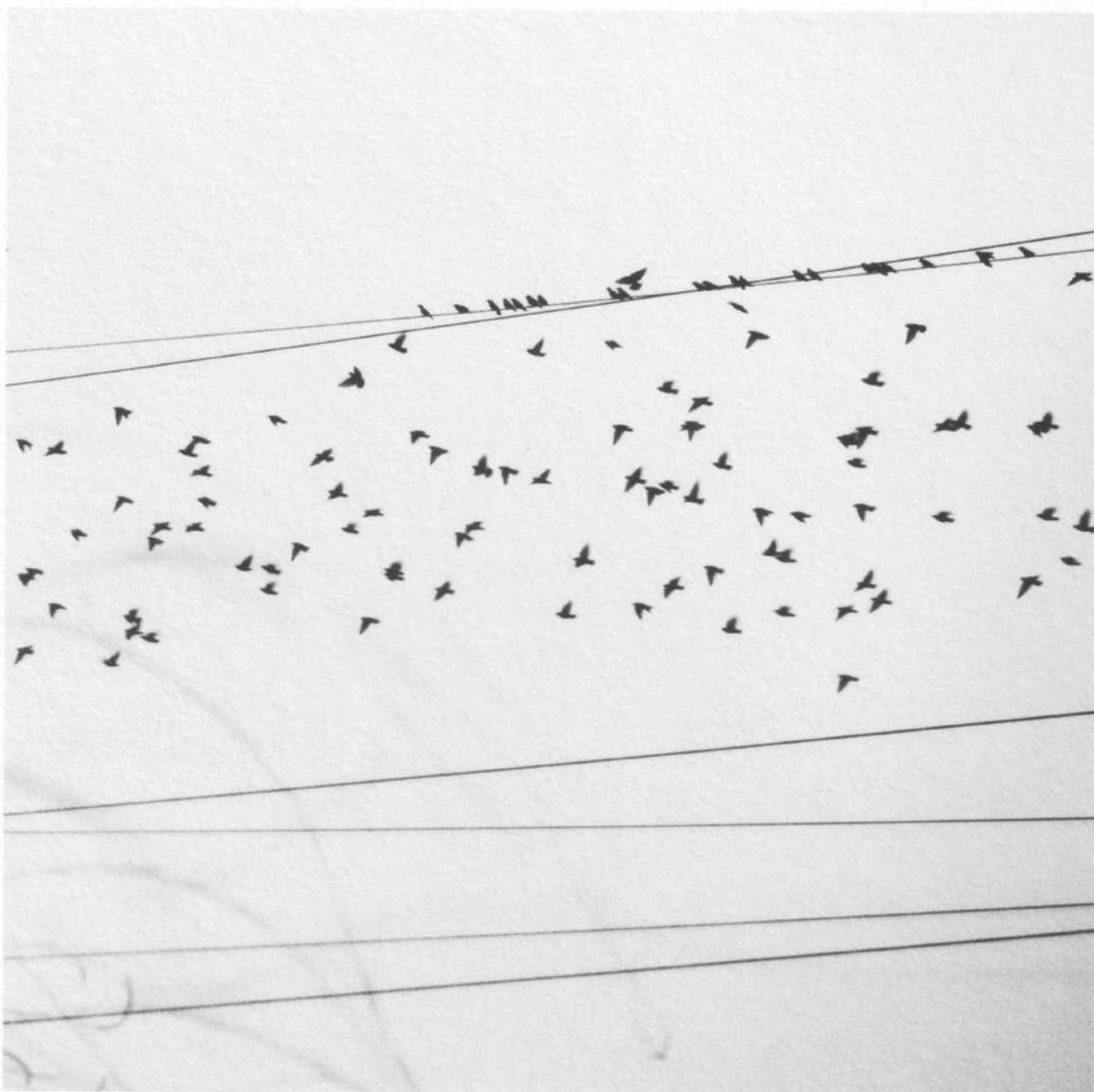
*

absence

c'est vers dieu que je vais vers dieu ou son absence
j'attends que tout s'achève et que tout recommence
j'aime le bruit que fait l'univers en naissant
je me réduis humain à ma chair et mon sang
le buisson sera-t-il en flammes ou en cendres ?
je voudrais tant m'offrir je ne fais que me vendre
le paysage est nu le paysage est blanc
où que je sois je rêve et je prends mon élan
je ne saurai jamais ce que c'est que d'être ange
je confonds yeux rougis le linceul et le linge
l'éternité dit vrai et l'éternité ment
je me perds dans le vent et dans ses tournolements

Sacha Zamka :

Né en 1995, il découvre Vienne, New York, Montréal après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes. Ses écrits, hantés par l'enfance, interrogent le deuil, l'identité, la mémoire, dans une langue où s'affrontent fragments bibliques et expériences quotidiennes.



Les terrasses de café

à la terrasse des cafés il y a toujours ces personnes seules assises à une petite table ronde seules avec leur verre devant elles qui un ballon de blanc sec qui un demi de bière et elles regardent devant elles elles ne regardent rien elles regardent droit devant les yeux flous dans le vide les yeux loin loin si loin (à l'intérieur d'elles-mêmes) qu'il soit neuf heures du matin midi seize heures ou vingt heures trente elles sont là fidèles au poste comme des vigies de la tangence (à ne rien voir à ne rien voir) à ne voir rien des gens qui passent et qui s'affairent une femme qui pousse une chaise de bureau à roulettes et qui engueule une autre femme qui la suit sans l'aider (mais qui peste que celle qui pousse va trop vite) un homme qui regarde son chien déféquer dans le caniveau (et qui attend et qui attend) qui attend qu'il ait fini de déféquer un sachet plastique retourné sur sa main des adultes qui tiennent des enfants par la main (savent-ils de toute façon qu'ils iront là où leurs parents refusent qu'ils aillent) des enfants bien trop jeunes pour être tout seuls dans la rue mais qui cheminent tout seul (où vont donc ces enfants laissés seuls à la sauvagerie des pulsations urbaines) d'autres avant eux étaient là qui s'appliquaient à la même vanité et qui croyaient à leur même importance (et qu'on a oubliés) qui buvaient aussi et que tout le monde a oubliés et qui parlaient déjà des enfants fiévreux des voisins irascibles des morts à enterrer dans cette forme de babils pleins d'emportement d'avant le goudronnage des routes d'avant l'érection des églises d'avant l'invention des bureaux de vote et à la terrasse des cafés il y a toujours ces personnes seules assises à une petite table ronde qui régulièrement portent à leur bouche leur ballon de blanc sec ou leur demi de bière comme un roulis hauturier désynchronisé de ses embruns et qui reposent leur verre exactement au même endroit et qui n'ont pas détaché leur regard de là-bas loin loin si loin à l'intérieur d'elles-mêmes (où il n'y a plus rien rien) plus rien ni plus personne ni plus de femme poussant une chaise de bureau à roulettes ni plus d'homme patientant devant son chien en train de chier ni plus de familles palabrant sur la santé des vieux et sur les bulletins scolaires des enfants ni plus tous ces gens qu'on appelle des passants et qui boivent aussi et qui comme les personnes assises seules à la terrasse des cafés iront bientôt uriner ces millions et ces milliards de litres déjà bus par d'autres bouches depuis la nuit des temps et déjà pissés par d'autres urètres (depuis la nuit des temps) et puis il y a moi qui les regarde à chaque fois que je passe devant une terrasse de café seules avec leur solitude cette solitude qu'elles s'appliquent à ne pas mettre en branle avec la solitude des autres pour faire tourner un monde qui n'en a pas besoin.

24

Martin Zeugma :

Né au milieu des années 70, il a publié de nombreux textes dans l'univers des revues et participé à plusieurs anthologies.

La poésie ne me délivre pas du mal

J'écris pour un méchant paquet de cash!
Je veux tout oublier être oublié de tous
Je suis tout juste égal aux asticots!
Car il me faut à moi seul l'Étoile du Berger et sa sœur magnétique...
L'Étoile du Bercail!
La sainte gravité me porte à bout de bras jusqu'à la chute finale
Prévisible...
Car Dieu donne le talent à ceux qui le nécessitent
Et quelles sont ces âmes d'ombres qui s'alignent?
Et qui sont ces anges en prière au-dessus de moi?
Un code
Un contrat m'interdit d'écrire
Car le Christ saigne encore...
Ma génération n'a pas donné un seul poète substantiel!
Majeur
Mon œuvre est la faillite de ma vie

Stéphane Casenobe :

Né en 1973 à Saint-Ouen, il se consacre au théâtre à 19 ans et participe à plusieurs projets nationaux. Parallèlement à cela il publie dans plus d'une centaine de revues et anthologies dont le dernier à venir « Seuls les enfants vont plus vite que la lumière ! »

**ils comme Ils
ou pas**

ils furtivent ils menteritournellent ils redétournent ils invertitionnent ils libérenterrent
ils maladivent ils massacrânent ils nienient ils enmêmetemptent
ils ignorent de nuit ils ignorent de jour ils savent pas
ils défilent ils filent ils profilent ils profitent
ils sèment ils arrachent ils creusent ils trouent
la vérité du vrai du faux de tout
du contraire de tout du début de la fin
ils salto ils pirouettent
ils furtivent

boules Quies interdites
habits bleus dorés
habits blancs dorés
habits rouges dorés
habits de neige étrangement glacials
fractals et même hors de price
hors zone élue
ils protègent l'idée de se protéger
hors de vue hors d'atteinte
bientôt hors de tout
le lys de l'humanité sait se tenir
flou

ils savent gonfler les comptes en bandes
ils comptent sinon décompte du feu en bas
création destruction activées
ils roulent s'enroulent
se voient se projettent
s'assurent s'incarnent
dans leur prochain accouchement
ex nihilo
poignée élective ils sont
prête à s'accoucher
auto-entretenu
auto-programmée
auto-humanisée
pro hyper total
décompte domination reset

ils changent les gens de boîte
ils changent de boîte les gens
ils tissent dans l'espace
ils tissent dans le temps
ils trament de l'espace dans le temps
ils trament du temps dans l'espace
travaillez et multipliez

vous êtes le sel de l'argent

ils inventent l'analytique des cercueils

croix après croix

comptabilité missa est

ouvrier malien – croix

cadre français – croix

RSA française - croix

étudiante syrienne – croix

inconnu – croix

individu – croix

croix – croix - croix -croix
-croix -croix -croix -croix -croix -croix -croix -croix -croix -croix -croix

Ils descendent à petits pas par les sentiers qu'on dirait nettoyés par la terre nue. Être nombreux n'est pas une question. Ils ont la langue et leur ombre les précède. Ils montent à petites gorgées de Chanteloup-les-Vignes et de Moissac, toutes terres arables, toutes terres d'orties. Quel est le mot pour le fracas de tout ce qui blessera et périra fatalement ? Quel est le tremblement qui berce la magnanimité à la fin du jour ? Quelle est la mer qui regarde couler bateau après bateau ?

Ils descendent à Pointu- sur - mer
toutes valises enregistrées au fond de leurs têtes

Ils ont pris tous les embryons d'avenir

ils ont surprises sidérations et des bleuets

Ils ont des fantômes sur les épaules
pour porter l'avant qui ressemblait au jour

avant d'être éteint

Ils ont des machines à bulles de savon
pour les enfants trop tôt vieilliss

Ils ont des porteurs sains pour les lois et les bois

Ils ont des escabeaux ambitieux pour enfants silencieux

Ils ont des cellules-souches de banquiers innocents

Ils ont de grands couteaux pour tailler des bouts de lune
aux raisonneurs déraisonnables

Ils sont de là-bas mais se croient ici

Ils sont d'hier mais habitent demain

bientôt

la mer n'épargne personne

le monde d'après est un signe dans l'eau. Les neurones des soleils levant s'entrecroisent d'une manière si douce qu'une aile d'oiseau ne peut les effleurer. Ils tendent les mains en occitan, en hindi, en télougo, en ch'ti, en peul, en français et en

boomerang, parfois en silence. Capillarité est une façon de faire un servomoteur apte à démarrer tous les horizons imaginables. Verticalité gît dans une tombe du troisième secteur abyssal, avec beaucoup d'autres mots en « on », en « el », en « é » et certains en « isme ». Les choix se font en réunion affinitaires tirées au sort. Le silence est la limite supérieure bordant tous cimetières en construction.

Le monde d'après fait chantier des réenchantelements. Diffraction perpétuelle des langues accordées à remettre du hasard dans les rencontres de machines à coudre du tissu sensible dans les zones de dissections prioritaires, entre les ruines d'usine à déréaliser.

Le monde d'après est couvert de terre chuchotent les inventeurs. Elle s'effrite et fond sous les mots. Les mots dissolvent sans frein les bernacles au creux des mottes. La terre se rassemble en tas, toute propre, et se prend à inventer des couches d'humains qu'elle labourera avant moisson, ailleurs. Et même au centre.

Alain Lasverne :

Il vit à Sète et est poète et romancier. Son dernier roman publié : *Présences*, ed. Douro en 2022. Est également paru, *Si la guerre ne meurt*, recueil poésies, ed. Inclinaison. A paraître en septembre 2024, *Dis-moi où va le silence*, roman.

Nous croyons de nos jours

nous croyons de nos jours
que ce n'est qu'une question
de temps
de matériel
que la vie doit être ailleurs
parce que les mathématiques
disent et prédisent
à l'aide de probabilités,
à grands coups de sondes
dans le vide,
que la vie
peut bien être ailleurs.

*

Ce passage

ce passage
dans nos consciences
du possible à l'être
ne choque plus personne
nous serions bien plutôt choqués
que quelqu'un prétende
qu'il est infiniment plus probable
que la vie n'existe pas
n'existe plus
ni ne recommencera à exister
ailleurs.

*

Pourquoi les mathématiques

pourquoi les mathématiques ne calculent-elles pas
la probabilité
qu'un sanguinaire à la tête
d'un pays atomique
lâche ses bombes
aux quatre coins du globe?
elles nous diraient alors
à l'aide d'une équation
que cela est peu probable
bien que cela demeure
possible
– et cette fois-ci
nous ne voudrions pas croire l'improbable
nous ne passerions pas si aisément
du possible à l'être
de la menace à sa réalisation
comme nous passons des mondes possibles
à la croyance en ces mondes.

Maxime Lumière :

Après des études en France, il a emménagé en Allemagne et y enseigne la philosophie et le français. Lit et relit Artaud depuis quelques années pour sa thèse de littérature, encore en cours.

Blues de Cherbourg

1.

Je frappe à la porte
et sans réponse
je m'enfonce par ce chemin obscurci

Ici c'est le pays des larmes
dans la rue du Babouin
passe et repasse le tourbillon de la mort
le vieux sphinx claque des dents dans la chambre des époux
ô arbres oubliés solitude glaciale
ô becs palpitants l'obstination marteau

Fermerai-je les yeux
sur la fureur du vent
sur tous les noms de la douleur
sur les regards vides et nus d'un soleil noir?
ô lèvres mortes gémissements cruels
ô cœur fou délicat
ô plainte de l'éclair

Je frapperai dans mes mains
et je sortirai sans bagages et sans rêves
par la porte étroite
si léger si léger
si léger

Je ne peux vivre avec toi
ni sans toi

2.

La rivière et moi allons nous cacher
sous une pluie de pierres
un avion déchire les nuages
mes corbeaux rejoignent la forêt profonde
à moi aussi des ailes me poussent
je viens te faire mes adieux

Nous entrerons dans la vaste demeure
Nous glisserons d'un monde à l'autre
saisirons la queue de l'oiseau
une destinée plus grande nous attend

Je saute à pieds joints
Je souffle
tout tourne
je ne crains rien
je suis libre
je hurle
l'harmonie des sphères est immense

Que je vive ou que je meurs
je suis à jamais un regard innombrable
une main amie
toupie d'écume
simple fouet

La grue blanche déploie ses ailes
tout converge

Le point Oméga

Bruno Sourdin :

Né en 1950, il a grandi dans la baie du Mont-Saint-Michel. Journaliste, chef d'édition au journal Ouest-France, il y a tenu pendant 20 ans la rubrique Poésie. Dernière publication : *Le grand chemin n'a pas de porte*, Gros Textes, 2021
Il tient un blog, [Syn-copes](#) (poésie, collages, mail art).

Alix Lerman Enriquez

Jeux d'enfants

Roses saupoudrées de silence,
brisées par d'infimes souvenirs
et des joies culbutées de violence,
lorsque nous courions à perdre haleine
dans les champs de blé jaune
et ceux mauves de lavande mûris au soleil du midi.

J'ai longtemps repensé à ces scènes d'enfance,
à ces images mûries de lumière déformées par le temps,
à l'innocence de ces fleurs décapitées de lumière,
à la cruauté de ceux qui lançaient des cailloux,
sur ces oiseaux foudroyés en plein vol,
à ces rivières bleues pillées
de leurs plus beaux poissons d'argent.

Encore maintenant,
je repense à ces scènes de lumière
et de soirs d'ombre mordus de lune,
où je cueillais à la belle étoile des belles de nuit
où je piétinais le silence de l'herbe et des étoiles,
lorsque très tôt, aujourd'hui encore,
la rumeur de l'aube rose me rappelle
celle, plus puissante de ces matins d'été
où s'est fourvoyée mon innocence,
la folle insouciance de mes premiers étés.

**Alix Lerman
Enriquez :**

Née en 1972, elle vit à Strasbourg. Titulaire d'un doctorat de philosophie du droit, l'auteure a déjà publié une quinzaine de recueils de poésie.

Elle est également l'auteure de proses poétiques et anime elle-même deux blogs poétiques.

Êtres fantômes

Je voudrais écrire
sur chacun d'entre vous
mais aurais-je encore les mots
et l'énergie de poursuivre
ce retour sur votre histoire
qui désormais est devenue mienne

Vous êtes partis les uns après les autres
doucement vers l'oubli

Dans mon enfance et ma jeunesse
et le quotidien de ma vie
vous apparaissiez ça et là
en rêve ou en réalité
toujours de passage comme oiseaux migrateurs
à la fois familiers et étrangers

Vous êtes les êtres fantômes
précieux à mon existence

Je ne vous ai jamais connu vraiment
ni toujours compris
nous ne partageons ni les mêmes mots
ni le même langage

Étiez-vous simples passants
ou héros d'une histoire
que longtemps
personne ne voulut écouter

Maintenant que vous n'êtes plus là
je reste encore un peu
celle qui porte votre voix

Mireille Podchlebnik :

Née en 1956, médecin de formation, elle se partage entre écriture poétique et travail de recherche historique et généalogique sur sa famille.

Elle a publié plus de 10 recueils.

On peut la retrouver sur son blog : <http://jas-mineschwarz.blogspot.com>

Tu redeviendras poussière

Il faut prendre le moins de place possible. Ne tenir que sur un point, douloureusement. Se recroqueviller, pour espérer, à l'abri de tout, échapper à la lumière du soleil, aux caresses du vent et aux chants des badauds. On a barricadé nos portes et nos fenêtres. On a consolidé les murs et le plafond. Ca ira mieux.

Il aimait la poussière et la crasse de sa chambre. Cet Enfer, ça le rassurait. Loin de l'autre Enfer. Leurs têtes de cons. Les exigences qu'ils vous imposent, qui vous écrasent. Leurs attentes qui vous vident. Tout un écœurement qui vous crève, qui vous étouffe. Et leur orgueil. Brouhaha de consciences boursoufflées. Lui, son orgueil, il le gardait bien au chaud, au fond de ses tiroirs, dans ses armoires, sous les tapis. Il y en avait aussi dans le frigo, pour quand il avait faim, et dans ses étagères bourrées de livres qu'il n'ouvrait jamais, de peur que ça lui saute à la figure.

Il aimait la poussière. Il avait réduit l'humanité en cendres mille fois. Il aimait ça, faire mal. Pour exister. Creuser en eux l'absence. Ils se demanderont pourquoi. Chercheront à savoir. Jamais ils ne sauront. Il se vengeait. Brisait leur orgueil infect. Toute la comédie du monde. Il se glissait, se faufilait, prenait place, et une fois que ça devenait lourd, qu'il était écrasé, vidé, il les anéantissait.

Il fallait soutenir leur regard. Supporter leurs stupides opinions. Parfois, il attendait. Qu'on revienne le chercher. Qu'on le supplie. Qu'on se soucie de lui. Qu'on s'excuse. Personne ne revenait. Alors, à l'abri de tout, avec toute la douleur accumulée, il barricadait ses portes et ses fenêtres, consolidait murs et plafond.

Ce qu'il aimait, par-dessus tout, c'était la compagnie de son chat.

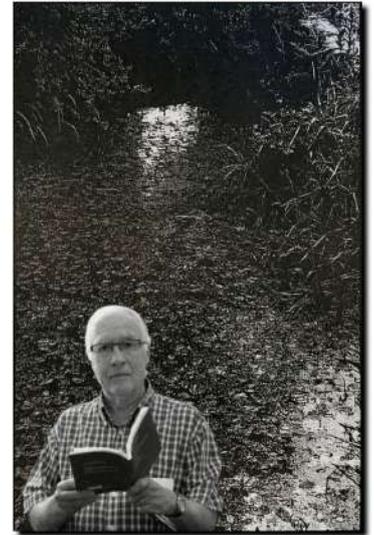
Jad Seif :

Il se dit " auteur à la recherche de quelque chose. Ses textes se sont souvent perdus. Sa bibliographie est à bout de souffle."

En juillet dernier, notre ami Jean Gédéon nous a quittés à l'âge de 92 ans. Il fut un compagnon de longue date de nos aventures poétiques et à l'occasion de sa disparition Antoine Oury écrivait dans *Actualité* :

«Jean Gédéon pratiquait la poésie comme la photographie, «des disciplines jumelles, qui ont ce pouvoir mystérieux d'arrêter le temps, de le rendre revisitable à volonté et d'en figer les éphémères, une émotion, un coup de gueule, un regard pensif, une belle lumière».

Il a publié une quinzaine de recueils poétiques, dont Sur un sentier obscur (Héliques Poésie, 1999), Sur la touche liminale (Clapas, 2001), Les secrets (Encres Vives, 2004), La surface est paisible (Encres Vives, 2007) ou encore Le rire grinçant des automates (Encres Vives, 2010).»



En 2011, à l'occasion de ses 80 ans, nous lui avons consacré une suite d'articles dans La Pierre et le Sel. Nous en reprenons ici des éléments qui rendent hommage à notre ami disparu.

Dans une note de lecture, parue dans «Bleu d'encre» n° 16. en décembre 2006 à l'occasion de la parution de Non lieux, Gérard Paris écrit :

«Le rêveur impénitent entre le paravent des doutes et l'aubier d'une parole éteinte, tel phénix renaissant de ses cendres, trouant le voile du vide et les strates de la sidération pour atteindre les démons du jour. Le poète, pratiquant l'osmose des inconciliables, révèle ses fantasmagories, toutes les momies pétrifiées de son histoire "J'ai mes totems fri-voles mes statues votives/ mon océan ridé/ mes poudreuses oasis dans des déserts de lave/ mes images odalisques devant lesquelles/ mes genuflexions me courbent en ellipse".

C'est la fureur des esprits qui habite le poète à la recherche du noyau inaccessible et s'essayant à la poursuite de la vérité profonde derrière ces masques et marionnettes jouant avec les fils de l'inconscient; puis Jean Gédéon, se hissant hors de cette déchirure d'où suinte le non-dit, repart vers la vraie vie : "je suis parti comme je suis venu/ ignorant/ et tout nu"»

Entre mes doigts
coule le sexe de sable
la lune étire ses monts entre deux plis

La marée attend son heure
désir en oriflamme
comme un éclair dans la nuit

Écorces écorchées sur l'aube et sa sève
glissements indécis sur l'étoffe des brumes
palpitations douces dans l'entre-deux

Tremblements
du désir espérant
la trouée de lumière

*

Contre-chant

Tu rêves de calme et de sérénité

des douceurs de la mer et de son chant
d'oiseaux.

Du violet des oursins.

Pour oublier quelques secondes
machettes et garrots
les cimetières insatiables
et leurs grands champs de ruines.

Dans les lueurs intermittentes
de la folie ordinaire.

Voici ce qu'écrivait de sa poésie, le poète Claude Pierre Boutet :

« Pas beaucoup de titres de poèmes de Jean Gédéon qui ne portent référence, surtout dans la "Touche liminale", de ce qui généralement est du langage biblique : Genèse, rédemption, la grâce, le saint, la foi, l'éternité..... Pourtant il se défend bien d'avoir à recourir à ce qui pourrait paraître semblant de croyance. Il le récuse. D'où vient alors qu'il en fasse aussi facilement usage ? Par simple réflexe, naturel incontrôlé ?

Il est vrai que d'un recueil à l'autre la tendance peut tout aussi bien disparaître. Elle irait même jusqu'à s'inverser. Cela fonctionne comme un balancier. Aussi peut-on observer une sorte de disposition qui ramène à l'incertitude, à la laideur du monde, au monstrueux entassement des villes : "la ville, le peuple du désastre" (Crispations). Comme si le poète voulait se reprendre, surpris de s'être laissé aller à une faiblesse coupable, celle d'avoir cédé au mystique, au rêve exaltant d'une fréquentation des dieux.

Jean Gédéon peut passer de l'un à l'autre état, sans transition, poussant le lecteur dans le labyrinthe de la perplexité, que seul le fil d'Ariane de sa propre orientation peut sauvegarder.

L'ambiguïté s'installe quasi constamment, pour y faire côtoyer des élans enthousiasmants/ au cœur d'une étrange beauté/ douceur de matin de soie/ explosion de suavité triomphante/ (La surface paisible), et brutalement tomber dans le doute, la perplexité, et la constatation de l'absurdité du monde/ l'horloge au regard de folle/ de heurt, de fureur de larmes et de cris/ (La surface est paisible). Cela conduit à citer Jacques Dupin : "La poésie ne console pas, mais au contraire approfondit toujours davantage le manque et le tourment qui les suscitent....."

C'est dans ce pire état contradictoire que le poète se fraie un chemin parmi les mots rétifs, et parvient (provisoirement) à se trouver, s'accepter tel qu'il est et non tel qu'il voudrait paraître. Il y a dans la démarche une mise à jour permanente de soi-même, une prise de conscience de la grande réalité.

Tout cela ne peut exclure en rien le lyrisme pour affirmer sa colère, sa révolte et s'en prendre rageusement (parfois) au comportement absurde des humains, au mutisme inlassable des dieux.

C'est en tout cas de ses contradictions, ses ruptures que se forge la poésie de Jean Gédéon, laquelle gagne sa hauteur, nourrie d'absolu, d'exigence, de charge pulsionnelle, remontant aux origines confuses de la matière.

Aucune poésie, plus encore celle de Jean Gédéon ne fait l'économie de situations antinomiques qui s'exercent en nous, situations nécessaires, indispensables à la grandeur d'une œuvre (la sienne) épaisse, éblouissante, passionnée, trouvant sa source dans les courants telluriques profonds, que relance le souffle exalté, l'envolée du verbe laissant le poète sans repos. »

Et Jean Gédéon lui-même :

Cette poésie, inutile, invendable et improductive, c'est quoi, finalement ?

Cette question, on la pose inévitablement à qui écrit des textes de poésie. Et aucun n'a pu, jusqu'à maintenant, en donner une définition globalement satisfaisante. À chacun la sienne.

Pour les uns, la poésie c'est ce qui touche et émeut le lecteur.

Pour Guillevic : " Choisir le mot juste pour lui faire dire ce qu'il ne dit pas »

Pour Éluard : « Le poète est celui qui inspire, plus que celui qui est inspiré »

Et pour Isabelle Nouvel qui a trouvé la définition que je préfère : « Le pommier est souvent muet quand on lui demande de parler de ses pommes. Qu'en sait-il, au fond ? Et doit-il le savoir, de cette voix qui le délivre et le harcèle ? »

Nuages

Je dis
les fronts courbes
d'humbles accoutumances

Les yeux levés vers les eldorados
atomes bondissant sur une Terre promise
Fumées dans le vent dispersées

Grands nuages de la faim morcelés
Sulfureux nuages de la douleur sans nom
Passants d'un autre monde aussitôt qu'oubliés

Si riches d'espérances
de lendemains tronqués

Nuages fracassés

*

L'école buissonnière

C'était avant-hier, en des temps mémorables.
Les jours étaient plus longs de soleil et de bruits,
Et nos songes peuplés de monstres adorables
Venant avec douceur illuminer nos nuits.
Il y avait, alors, au plein creux des étés,
D'aveuglantes blancheurs traversées d'hirondelles,
Des andains parfumés, des moyettes de blé,
Des hivers à glissades sur des chemins de perles.
La route était poussière et l'école lointaine,
Les préaux pleins de cris, les genoux couronnés.
Les billes étaient d'agate et les filles de laine.
Nous n'irons plus au bois, nos lauriers sont coupés.

*

Les chevaliers du ciel

L'avenir appartient aux mangeurs de nuages
car ils sont porteurs de ciel.
Leur face grêlée d'étoiles ressemble aux phares
intermittents et leurs petites lumières désinvoltes
illuminent les nuits désemparées.

D'un insatiable appétit, ils nettoient
sans jamais se lasser la grande surface
du vide.

On dit qu'ils sont les fils bien-aimés de la pleine lune
qui leur ouvre avec tendresse ses bras blonds.

Confession

J'ai mordu ma vie avec des dents de loup
entre la rose les blés les brouillards et la neige

pour ne pas mourir j'ai dansé en chantant
sur le ventre des tombes avec des pieds d'enfant

et peuplé mes déserts de la rumeur
des mots qui penchent et tombent dans le ciel

J'ai frappé à la porte elle ne s'est pas ouverte
j'ai longtemps écouté mille voix se répondre
et puis le soir blanchi est venu me chercher

Je suis parti comme j'étais venu

ignorant

et tout nu

Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue **LIBRES MOTS**. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

Le Capital des Mots

Association de poésie fondée en 2015

Internet : <https://www.lecapitaldesmots.fr>

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@pekaplume.fr

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson

94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854